

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							J				

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 17 DÉCEMBRE 1864.

No 51.

PAIEMENT RÉGULIER DU SALAIRE DES INSTITUTEURS.

Nous l'avons déjà dit, nous le répétons et sommes décidé à le répéter aussi longtemps que l'on nous refusera justice, cette question du paiement régulier du salaire des instituteurs est d'une importance vitale pour le corps enseignant, d'autant plus grande qu'elle a une influence prodigieuse sur l'avenir moral et matériel de l'instituteur et que le triomphe définitif d'une instruction bonne, solide et générale dans le pays est sous plusieurs rapports lié intimement à la solution plus ou moins prompte, plus ou moins heureuse de cette question.

Les maux que l'état de choses dont on se plaint aujourd'hui ont fait à la cause de l'éducation sont heureusement reconnus et déplorés partout. Chacun avoue que ces faibles salaires qu'on alloue aux instituteurs, et surtout la manière ridicule dont on les paie, est préjudiciable à l'éducation, chacun reconnaît qu'une position lucrative et aisée est nécessaire à l'instituteur, à cet homme à qui on refuse tout honneur dans la société, qu'on laisse dans une position précaire et humiliante, et à qui cependant, par une étrange et ridicule anomalie, on confie ce qu'on a de plus cher et de plus précieux, la jeunesse, l'espoir de la patrie et de la nationalité. Malheureusement, ces sentiments, cette bonne volonté, ces vœux abondants que l'on fait pour l'avenir des instituteurs, n'ont aucun résultat, sont stériles. C'est donc à eux de répéter à satiété que le salaire réellement trop faible qui leur est accordé devrait au moins leur être régulièrement payé, c'est à eux de travailler vigoureusement à mettre un terme à cette manie ridicule de faire souffrir l'instituteur pour plaire à quelque contribuable, mauvais payeur, ou par crainte d'exciter sa colère ou sa haine. En effet, et nous le répétons, du paiement régulier du salaire des instituteurs dépend en grande partie l'amélioration du corps enseignant, et par contre l'avancement de l'éducation, car pour nous, nous ne séparons nullement l'instituteur de l'éducation, et nous sommes persuadé que si ces instituteurs sont heureux de leur position,

animés par conséquent au travail, l'éducation progressera d'une manière sûre et rapide, tandis que si le découragement s'empare d'eux, s'ils voient qu'on ne fait rien pour les sortir de leur état malheureux et décourageant, si en conséquence ils remplissent leurs devoirs avec peu de goût, avec l'arrière-pensée d'abandonner bientôt cet état, l'avancement de cette cause sera faible, comparé à ce qu'elle serait avec des instituteurs partout dévoués et heureux, et cela, en dépit de tout ce qu'on pourra dire et écrire de bon sur le progrès de cette cause en ce pays. En effet, que peut-on augurer d'avantageux pour le succès de l'éducation, quand on voit l'homme chargé de la répandre dans le pays, pauvre, méprisé et sans avenir, quand on le voit dans une position si misérable que toute son ambition, tous ses efforts ne tendent qu'à en sortir d'une manière quelconque, quand la condition vitale, sans laquelle on ne peut jamais s'assurer la coopération complète et énergique d'aucune classe d'hommes, quand la condition première de progrès, de force et de succès pour toute société, manque complètement à la classe enseignante.

Dans la forme la plus simple sous laquelle on puisse l'envisager, cette question se réduit à cette alternative, il est vrai, presque également difficile : ou les contribuables se feront un devoir et une obligation de payer leurs maîtres avec honneur et en temps opportun, ou à défaut de bonne volonté de leur part, il faudra trouver et prendre des mesures propres à les forcer de remplir avec exactitude ce devoir que l'avantage de leurs enfants, l'avenir du pays et même l'intérêt de leurs localités respectives devraient les engager à remplir avec zèle.

Malheureusement le premier de ces moyens, est complètement inutile, et toutes les belles recommandations que l'on peut faire à nos habitants de la campagne en général à ce sujet sont vaines, inutiles, aussi vite oubliées que faites, et ne valent souvent à leur auteur que le ridicule ou l'indifférence. Il y a en général si peu de goût pour l'éducation parmi nos contribuables de la campagne, il y a une telle répugnance parmi eux à donner la faible somme imposée sur leurs propriétés pour l'éducation de leurs enfants, que ce n'est que

rendus au pied du mur, forcés souvent par la justice, que beaucoup d'entre eux se décident à donner une bagatelle de quelques chelins qu'on exige d'eux, on dirait que nos malheureux compatriotes ne sentent pas généralement l'importance de l'éducation pour leurs enfants et qu'ils doutent que les légers sacrifices pécuniaires qu'on les force de faire soient compensés par le développement de l'intelligence de leurs familles.

De plus, et c'est la base du mal, nos corporations scolaires sont si mal constituées, la plupart de nos commissaires d'école sont si peu entendus, si peu habiles, si peu énergiques, et surtout, si indifférents sur le sort de l'instituteur, qu'ils ne craignent point, dont ils se moquent souvent, qu'ils traitent en esclave, et qu'ils préfèrent invariablement sacrifier et rendre malheureux plutôt que de s'attirer la vengeance de quelque individu dont, par crainte ou par intérêt, ils ménagent la susceptibilité, que nous ne devons pas nous étonner de voir le triste résultat dont on se plaint. Tout notre étonnement doit être plutôt de voir qu'avec de semblables exécuteurs de la loi, de semblables nullités qui se plaisent à semer les difficultés sur la route déjà si pénible de l'éducation, cette cause ait pu prendre une extension aussi grande que celle que nous lui voyons aujourd'hui, et trouver de généreux apôtres, de dévoués missionnaires pour la répandre.

Mais si nous sommes forcé d'avouer que le contribuable à la campagne est généralement opposé au paiement régulier de la cotisation et de la rétribution mensuelle ; s'il est reconnu qu'on ne peut compter ni sur leur bonne volonté, ni sur la fermeté des commissaires généralement trop faibles (quelques belles exceptions ne font que confirmer la règle), il faut alors rechercher quelque moyen plus persuasif, il faut essayer de faire parler la voix de l'intérêt, si puissante dans nos campagnes, il faut enfin prendre une résolution quelconque, mais décisive, si nous ne voulons pas arrêter complètement l'essor si beau qu'a déjà pris l'éducation, en décourageant l'instituteur et le forçant de rechercher ailleurs une position plus en rapport avec les efforts et les sacrifices qu'il a dû faire pour se procurer une bonne éducation.

Certainement que le moyen le plus sûr d'amener une prompte solution à cette question serait d'obtenir de la Législature une loi plus sévère, forçant, sous les pénalités les plus rigoureuses, commissaires et contribuables à remplir leurs devoirs respectifs ; mais outre que l'on peut être assuré que nos législateurs se refuseront indubitablement à voter une loi directement opposée à la volonté et au désir de leurs constituants et qui

compromettrait fortement leur position l'esprit du siècle est, et avec raison, complètement opposé à ces lois de coercition et de rigueur.

D'ailleurs, si la loi telle que nous la possédons, était bien exécutée, peut-être serait-elle suffisante, peut-être serait-il possible d'avoir des commissaires, sinon véritablement amis de l'éducation et de l'instituteur, pleins de zèle pour remplir leur importante charge, du moins forcés de paraître tels.

Pour obtenir ce résultat, tout notre espoir de succès doit alors reposer sur la volonté complète et puissante de l'honorable surintendant de l'éducation et sur la coopération active et sincère de MM. les inspecteurs qui, eux, comme chargés du fonctionnement de la loi d'éducation, doivent avoir, en conséquence de leurs pouvoirs, une autorité directe sur les commissaires, et posséder des moyens efficaces de faire agir les plus récalcitrants.

Nous croyons l'honorable surintendant assez sincère ami de l'éducation pour espérer qu'en lui représentant notre position, il serait disposé à forcer les commissaires à remplir les devoirs de la charge qu'ils ont acceptée, sous la menace, par exemple, de retenir une partie de l'octroi accordé à chaque paroisse, les rendant responsables de la perte qu'éprouverait la paroisse par leur négligence.

Que MM. les inspecteurs, de leur côté, s'occupent dans leurs visites, d'une manière toute spéciale, du paiement régulier des instituteurs, qu'ils s'informent de la manière dont chaque maître perçoit son modique salaire, qu'ils voient à ce que l'instituteur ne soit pas l'objet d'une honteuse spéculation de la part des commissaires eux-mêmes, (témoin ce commissaire qui retardait autant que possible le paiement du maître de sa paroisse, afin que ce dernier pût acheter chez lui, à un prix exorbitant, des effets faciles à obtenir ailleurs à un prix raisonnable, mais avec argent comptant), qu'ils forcent enfin les commissaires à faire payer les contribuables qui retardent volontairement, ou qu'ils les dénoncent à l'honorable surintendant, qui retiendra une partie de l'octroi accordé à leur municipalité.

Voilà comment nous pourrions améliorer notre triste position ; c'est par de semblables moyens obtenus par la vigueur et l'énergie que nous obtiendrons le remède à un mal dont nous nous plaignons depuis longtemps et que notre apathie menace de laisser devenir incurable.

Notre défaut capital est de nous plaindre beaucoup et de ne pas chercher les moyens de sortir de cet état misérable, ce qui nous manque donc, ce qu'il nous faut acquérir, c'est une énergie profonde, continue, c'est

un courage et une activité continuel, c'est enfin un désir, une volonté, une action persévérante à travailler à briser, à faire disparaître toutes ces entraves à l'amélioration de notre classe.

Préparons des requêtes pour la prochaine conférence, faisons la liste de nos besoins, des réformes nécessaires à la classe, travaillons surtout contre ce mal dont nous parlons aujourd'hui et qui paraît se généraliser de plus en plus et va porter encore davantage parmi nous le découragement, la douleur et la misère.

Notre bonheur personnel et l'avenir véritable de l'éducation s'y trouvent engagés.

—♦—
RECTIFICATION.

C'est par erreur que, dans notre dernier article sur les *Origines et la formation de la langue française*, nous avons placé au XV^e siècle l'établissement de la Réforme. Bien que Wickleff ait commencé à faire secte sous le règne du roi Richard II, il n'en est pas moins vrai, cependant, que le grand schisme a eu lieu du temps de Henri VIII, et l'établissement du protestantisme, sous les règnes d'Edouard VI et de la vierge Elizabeth.

—0000000—

ISABELLE DE MONVILLE.

Un homme âgé, d'une noble tournure, la poitrine couverte de décorations, se présente au couvent de l'Abbaye-aux-Bois. En l'apercevant, la supérieure s'écrie : " Le général de Monville ! ... Ah ! qu'Isabelle va être heureuse ! elle ne vit pas loin de vous, monsieur ! — Bonne Isabelle ! Comment se porte cette chère fillè ! — A merveille. Elle est l'édification de notre communauté. Tenez, la voilà dans le jardin. — Mon Dieu, madame, qu'elle est grande ! qu'elle est belle ! — Vous tremblez, général ! — La joie, l'émotion. ... Quatre ans sans la voir. ... la retrouver parfaite. ... Pardonnez mes larmes. ... ah ! je suis heureux d'en répandre. — Elles vous honorent, monsieur. Je vais faire appeler votre chère fille. — Non ! non ! un moment : il ne faut pas qu'elle soit témoin de cet excès de faiblesse. Tout est perdu quand nos enfants savent à quel excès nous les aimons. — Comment, monsieur ? — Oui, madame, tout est perdu quand on ne craint un peu celui qu'on doit respecter ; et si ma fille savait jusqu'où va ma tendresse pour elle, elle en abuserait un jour. — Jamais mademoiselle, votre fille n'abusera d'un sentiment qui fera sa gloire et son bonheur. — N'importe, madame ; il faut qu'elle ignore ce qui s'est passé. — Je me tairai, monsieur."

Lorsque Isabelle sut que son père l'attendait, elle courut hors d'elle se jeter à son cou, l'appela des noms les plus tendres, le baigna de ses larmes, et s'écria mille fois : " Quel bonheur ! quel bonheur ! mon père ! Quatre ans d'absence ! Ah ! ne me quittez plus, ne me quittez jamais ! " — Oui, ma fille, je ne te quitte plus, répondit le vieux guerrier en essayant furtivement une larme. J'ai pris ma retraite, et je viens t'enlever. — Pour vous suivre ? — Pour me suivre. ... — Ah ! je suis trop heureuse. — Mais il faut être prête dans deux heures. Fais tes paquets, remercie madame de ses bontés pour toi, et ne me fais pas attendre une seule minute quand je reviendrai — Oui ! cher papa, je serai prête, n'en doutez pas.

A l'heure dite, le général était à la porte du couvent : c'était l'homme de la discipline et d'une sévérité toute militaire ; il l'outrait peut-être pour dérober à tout le monde le secret d'un cœur trop tendre. A force de jouer le rôle d'un homme inflexible, il avait fini par en prendre l'esprit. Il est bien rare de corriger un défaut, sans tomber dans le défaut contraire.

Au moment du départ, les religieuses, les pensionnaires entourent Isabelle ; on pleure en embrassant celle qu'on aime si tendrement ; elle-même pleure en disant adieu à des compagnes chéries, et sa figure passe de l'expression du bonheur, quand elle regarde son père, à une expression de tristesse en reportant ses yeux sur ses amies, et sur l'asile sacré qu'elle regrette.

Cette scène fit naître un mouvement de jalousie dans le cœur du général. Après l'avoir observée en silence, il s'écria, en cédant à son dépit : " Si de quitter cette maison te cause un si violent chagrin, restes-y : je trouverai un cœur qui me sera dévoué plus que le tien pour soigner ma vieillesse."

Ces mots firent pâlir Isabelle. Essayant promptement ses larmes, elle répondit à son père : " Vous voyez, cher papa, qu'ici j'étais un enfant gâté ; cependant, quoique comblée de bonté par ces dames, le bonheur de vous suivre l'emporte sur le chagrin de les quitter ; j'espère qu'elles me le pardonneront."

Alors Isabelle hâta ses adieux, arrêta sur ses lèvres mille paroles affectueuses ; mais que ses yeux disaient de choses ! Ses amies la devinèrent, et lui dirent dans un long embrassement : *Nous t'aimerons toujours.*

Enfin, on monte en voiture : pendant le chemin le général observait sa fille, et celle-ci soutenait cet examen comme quelqu'un, qui n'a rien à se reprocher. En effet, ses regrets étaient dominés par cette pensée si douce : *Je suis avec mon père.*

" Tu ne me demandes pas où nous allons ?

dit le général. — Tous les pays me sont bons, avec vous. — Peut-être espérerais-tu rester à Paris ? — Je le craignais. — Pourquoi ? — Parce que ma cousine Lucie m'en a fait un portrait qui m'effraie. — Elle s'y déplaît donc ? — Au contraire, elle croit qu'on ne peut vivre que dans cette ville de feu ; elle y consume sa vie, sa santé, son bonheur véritable. Depuis son mariage elle est toute au plaisir ; elle ne voit son mari et sa mère qu'au milieu du brouhaha ; se couche exténuée de veilles, se lève de mauvaise humeur, parce qu'elle est souffrante et qu'elle ne sait plus vivre avec elle-même. Une heure de solitude est pour elle un siècle d'ennui, et sa gaieté ne paraît qu'entourée de ses dangereux amis. En un mot, le bonheur qu'elle me vante est si triste, si dangereux, que j'aimerais cent fois mieux un désert que le monde où vit ma pauvre cousine. — Eh bien ! mon enfant, cette retraite que tu aimes, tu vas en jouir : nous allons nous installer à Monville : mon vieux castel est une solitude, je n'y reçois personne. — Que vos amis ? — Mes amis ! mes amis ! est-ce qu'on a des amis dans ce monde ? Oh ! non."

Ici Isabelle regarda son père avec une sorte d'effroi : " Je devine ta pensée ; tu crois à l'amitié ; pauvre ignorante ! Quand tu connaîtras le monde, tu diras avec moi : Non, il n'y a pas d'amis."

Un long silence suivit ces paroles. Le général pensait au passe-droit qu'on venait de lui faire, et dont sa misanthropie naturelle s'était augmentée, et Isabelle se disait : " Quoi ! n'aimer personne ! n'être point aimé ! vivre au milieu de ses frères comme en pays ennemi ! oh ! c'est un enfer ! Rassurons-nous, mon père m'aime, et, en se voyant si tendrement chéri par moi, il reviendra à des sentiments plus doux."

" Ah ! voilà Monville ! s'écria le général. C'est là que je suis né..... Qu'il est cher le lieu où l'on vit le jour, où des caresses vous furent prodiguées par de tendres parents !.... Les miens étaient si bons, si vertueux ! Mais je suis un vieux fou de m'attendrir sur des jouissances ensevelies dans la tombe. — Vos souvenirs, cher papa, sont un hommage à vos parents. — M'en rendras-tu un semblable, quand je ne serai plus ? — Ah ! papa !...." Et des larmes achevèrent la pensée d'Isabelle. Le général détourna la tête : il ne voulait pas que sa fille vit à quel point il était attendri.

Le château était beau, triste, silencieux, mais le parc et le pays ravissants.

Quatre vieux domestiques se conformaient au goût de leur maître en parlant peu, en s'occupant sans cesse, en obéissant à la minute.

Le seul curé de Monville était admis chez

le général. C'était un saint homme, âgé, timide, et qui ne gagnait jamais le général aux échecs sans lui en demander pardon. Cette partie se faisait tous les soirs, et le silence de l'immense salon n'en devenait que plus profond. Qu'on se figure la pauvre Isabelle assise dans un fauteuil, près du feu qui la fin de l'automne rendait nécessaire, et n'entendant pendant deux heures que ces mots : *Échec au roi !* Quelle solitude de cœur pour elle qui, entourée d'amies, s'était accoutumée à confier tous les secrets de sa belle âme. Amélie, une de ses compagnes, recevait plus particulièrement ses confidences ; elle y répondait en racontant à son tour les pensées d'un esprit plein de foi, d'amour de Dieu, du désir de se consacrer à lui. Isabelle vivait à deux avec cette bonne Amélie : une séparation leur eût été affreuse, si toutes jeunes qu'elles étaient, elles n'eussent compris que la vie n'est qu'un jour rapide, et qu'un autre jour enchanteur, éternel, les verrait pour toujours réunies.

Le chrétien est courageux et soumis, mais il n'est pas insensible, et souvent Isabelle pleurait en pensant à son Amélie. Si M. de Monville était tendre, expansif, elle ne regretterait rien..... mais le général cache dans son sein des trésors de tendresse, il en prive sa fille, qui n'a jamais pu lire dans le cœur de son père. Hélas ! ce cœur est un livre fermé même pour M. de Monville : il ne sait pas ou ne veut pas y voir que sa grande frayeur est de marier sa fille. Isabelle présente, il ne lui dit rien ; Isabelle absente, il ne vit plus et la cherche partout. Cette tendresse comprimée est devenue de l'égoïsme, et, pour ne pas se l'avouer, il parle bien haut, bien souvent, des dangers que l'on court en se mariant, du nombre prodigieux de mauvais ménages, et que le sort le plus heureux est celui d'une personne libre de tout engagement.

Isabelle n'avait nulle envie de se marier, mais elle se mourait d'ennui : elle eut le tort bien grave de revenir sans cesse sur le chagrin que lui causait la froideur de son père, sur la vie solitaire qu'elle menait, et, au lieu d'en faire à Dieu un généreux sacrifice, elle s'abandonna à la mélancolie vague et vaporeuse que l'on célèbre en prose et en vers depuis quelque temps, et qu'on érige même en pensées sublimes, en noble élan de l'âme vers un avenir éthéré, des régions inconnues, etc., etc. Cette maladie ne vient pas de l'âme, mais de l'imagination, qui agit sur les nerfs, détraque le cerveau, et fera de nous un peuple fantastique qui mourra de consommation. Le remède à cette mélancolie, c'est le ridicule et l'eau de fleurs d'oranger. Ceux qui font semblant d'être des penseurs sentimentaux

craindront les sarcasmes : ceux qui ont des vapeurs nerveuses les guériront en suivant les prescriptions de leur médecin.

Ce n'est pas à dix-huit ans que l'on fait ces réflexions, quand on est abandonné à soi-même. Aussi notre pauvre Isabelle trouva du charme dans ses pleurs, ses promenades au clair de la lune, ses visites au cimetière, et quelques essais poétiques qui ne manquaient ni de talent ni de sensibilité, mais qui, chaque jour, prenant une ténite plus sombre, signalaient que le mal était dangereux.

Enfin, un jour, Isabelle se trouvant en verve, broya du noir à plaisir ; elle se demanda pourquoi, jeune et riche, elle était un être en dehors de toutes les jouissances, et en pensant aux plaisirs auxquels se livraient, disait-on, les habitants des châteaux voisins, elle se regarda comme un paria moral entermé dans le tombeau de l'oubli. En creusant et amplifiant cette idée qu'elle ornait de rimes sonores, elle finit par se croire la plus infortunée des créatures, et pria le grand Être de la retirer de ce monde *incomplet*. Quand le feu poétique se fut un peu refroidi, elle revint en *prose* sur le souhait qu'elle venait de faire, et trouva qu'il y avait là outrage envers Dieu et oubli de ses devoirs envers son père. Bientôt les réflexions religieuses suivant ce premier retour à la raison, elle se demanda où était son âme depuis qu'elle se livrait à la tristesse ; elle la vit sans ressort, sans amour de Dieu, sans fidélité à ses exercices de piété. En un mot, Isabelle ne se reconnut plus, frémit de se trouver en opposition avec ses principes, et alla confier à son confesseur l'égarément où elle était tombée. Le curé, cet homme timide dans un salon, n'était plus le même dans l'exercice de ses fonctions. Ferme, éclairé, compatissant tout à la fois, il mit devant les yeux d'Isabelle le peril où étaient la foi, la raison et par conséquent le bonheur, lorsqu'on suivait ces routes obscures que l'absence de tout principe religieux indique aux hommes pour les tromper sur le besoin qu'ils ont d'aimer et de craindre. Or, comme on n'aime plus Dieu, comme on ne croit plus à l'enfer, on s'est formé des actions et des terreurs chimériques pour remuer une âme inanimée sous les glaces d'une indifférence impie. On se perd donc dans les nuages d'une rêverie que l'on croit profonde, et qui n'est qu'une folie de commande. Bientôt ces nuages deviennent gros de tempête, parce qu'on se crée des passions factices qui enflamment encore des passions trop véritables. " Le seul moyen de sortir de cette exaltation, continua le curé, exaltation qui fait naître des amours extravagants, enfante de nouveaux crimes, et verse dans nos cœurs la rage du suicide, c'est de prier. Creusez,

approfondissez les secrets de la religion avec un esprit de sagesse et de docilité, et les vérités éternelles suffiront pour remplir et enchanter votre âme. Avec elles les chagrins véritables s'affaibliront ; avec elles les peines imaginaires s'effaceront comme les ténédres fuient aux approches de l'aurore. Priez, travaillez sans cesse, faites du bien, et vous serez heureux."

Isabelle résolut de se vaincre, revint au château, et, en regardant la délicieuse campagne qu'elle avait sous les yeux et le noble château qu'elle habitait, elle se dit en rougissant : " Quoi ! je me plains, moi qui, chaque jour, jouis des merveilles d'une belle nature, qui suis servie avec zèle, nourrie avec délicatesse, logée avec luxe ! Oh ! quelle ingratitude, mon Dieu ! Je veux l'expier en vivant pour les autres, au lieu de me prendre sans cesse comme centre unique de mes pensées."

C'est alors, seulement, qu'elle s'étudia à vivre dans une communion continuelle avec la Divinité. Jusqu'ici, elle avait plutôt *révélé des prières*, que prié ; à présent, une pieuse lecture n'est plus qu'un texte que son cœur commente sous la présence de Dieu. Elle admire ses grandeurs, sa bonté, pénètre dans la pensée de la mort, et cette pensée lui fait supporter les ennuis d'une vie si courte. Bientôt d'heureuses inspirations animent tout autour d'elle ; il faut qu'elle se rattache à l'existence en étant utile à ses semblables.... Elle va se faire maîtresse d'école ; toutes les jeunes filles du village viendront recevoir au château des leçons de religion et de morale pratique. O Dieu ! sauver des âmes !... quelle jouissance ! Isabelle en demande la permission à son père ; il la lui accorde, et aussitôt l'école est organisée et obtient un succès qui enflamme le zèle d'Isabelle et lui mérité les grâces divines qui remplissent son cœur d'une volupté pure. Alors, plus de langueur, plus d'ennui ; tout a pris une face nouvelle à ses yeux, et M. de Monville lui-même, fier des vertus de sa fille, sourit à ses efforts, va parfois s'asseoir sur le banc de la classe, et se plaît à entendre, de la bouche de l'être qu'il chérit, des vérités utiles qu'il a trop oubliées. Quel spectacle ! l'homme au commandement sévère et impérieux, s'associant à l'enfant craintif et obéissant, et recevant la vie de l'âme de celle qui lui doit la vie du corps. On ne remarque pas assez les heureux effets que produit l'exemple de la vertu : le parfum qui s'en exhale pénètre les cœurs endurcis, et inspire quelques velléités de bien faire aux esprits les plus frivoles.

Toutefois, si M. de Monville était touché, il n'était pas encore suffisamment convaincu

de la nécessité de rendre un hommage extérieur à la Divinité ; et l'homme qui s'était fait une religion de verser son sang pour son roi, refusant le plus simple hommage au Roi des rois. Oh ! quelle douleur pour Isabelle ! Cependant elle espère, elle espère parce qu'elle prie, et la prière, elle le sait à présent, est une flamme ardente qui monte vers le ciel et en fait descendre le repentir, le pardon et l'amour.

Un événement terrible vint suspendre les travaux d'Isabelle. On était dans l'année du choléra, de douloureuse mémoire, et Mouville venait d'être atteint par le fléau ; déjà des paysans avaient succombé en trois jours. Le général, qui avait vu la mort tant de fois sans pâlir, et qui l'affrontait avec tant d'intrépidité et de sang-froid dans une bataille, s'épouvanta à la pensée de mourir de la peste. Là, il n'y avait ni gloire ni courage, et la mort dépouillée de tout ce brillant cortège, lui faisait horreur. Il mit en usage tous les moyens connus, frictions, fumigations, séparation d'avec les malades, et cependant son jardinier fut frappé et mourut. "C'est incroyable ! disait le général, les préservatifs que j'emploie sont pourtant bons.—Mon père, il en est un meilleur.—Lequel ?—La prière.—Bah ! tu crois que Dieu s'occupe de nous au point de nous préserver d'un mal qui tombe au hasard sur tel ou tel.—Oni, je le crois.—Allez donc !—Vous ne douteriez pas du pouvoir que la prière a sur le cœur de Dieu, si vous l'aviez essayé.—Eh ! tente ce moyen ; s'il réussit à conjurer le fléau, je me fais dévot à l'instant même."

Un sourire d'espérance brilla sur la figure d'Isabelle, et aussitôt que son père se fut endormi, après son dîner, selon sa coutume, elle courut au village, supplia le curé de commencer des prières publiques pour demander la cessation de la maladie. Le curé avait pensé le jour même à dire les prières des quarante heures.

Ses paroissiens en étaient prévenus, et c'était à sept heures qu'on devait se rendre à l'église. Tout le monde fut exact au rendez-vous : il n'est pas d'incrédule à la vue de la mort, et l'impie, quand il est livré aux tortures de la souffrance, s'écrie instinctivement : O mon Dieu ! La plus affreuse consternation régnait dans le village. On y comptait le soir même treize malades, dont cinq agonisants ; aussi les sanglots de tant de pères, mères, épouses désolées faisaient retentir les voûtes de l'église, et priaient plus que les paroles. Qui n'eût été ému en voyant ces gens de la campagne, ces ignorants, lever les yeux au ciel, tendre leurs mains suppliantes vers Dieu, et crier du fond de l'âme : *Ayez pitié de nous ! Voilà, voilà la*

vraie prière, c'est celle qui part d'un cœur pénétré, qui place sur nos lèvres des paroles pleines d'amour, de consolation et d'espérance. Eh ! Qu'avons-nous besoin de discours arrangés pour toucher notre bon Dieu ?... Notre désordre, notre ardeur, notre confiance, notre persévérance, voilà ce qui arrache au Seigneur la promesse du pardon. Personne ne mourut dans la nuit qui suivit les prières du soir, et le lendemain on conçut quelque espoir de sauver les malades. Les pieux exercices recommencèrent à l'heure dite, et Isabelle, ayant pu s'échapper, se mêla dans la foule. Elle ne s'y distinguait que par sa ferveur angélique ; à genoux sur la pierre arrosée de ses larmes, elle conjurait le Seigneur de faire grâce à son peuple, et de guérir l'âme de son père, en guérissant les pauvres cholériques.

On venait de finir le *Miserere*, lorsqu'une femme s'élança dans l'église en poussant des cris de désespoir. "Où est elle, où est mademoiselle Isabelle ? Ah ! la voilà...." Et cette femme se jette devant Isabelle, en s'écriant : "Ange du paradis, priez pour mon enfant : il se meurt ; priez, priez ! Vous êtes une sainte, vous, Dieu vous exaucera..... Isabelle cherchait à s'arracher des mains de cette femme, à lui imposer silence : tout fut inutile. Pour faire cesser le scandale, elle se décida à sortir de l'église, entraînant Madeleine avec elle. Lorsqu'elle fut dehors, elle lui dit, "Que me voulez-vous ?

"Ce que je vous veux ?.....eh ! je vous l'ai dit, c'est que vous priiez pour mon pauvre Julien. Son père le garde ; priez, priez vite.

—Que ne priez-vous vous-même ?

—Est-ce que je suis une sainte, moi ! à la bonne heure, vous. Vite, mademoiselle, vite à genoux !..... Hélas ! le cher petit rend peut-être l'âme en ce moment..... Ah ! priez, priez !"

Isabelle attendrie, subjuguée par ce désespoir de mère, auquel nul autre n'est comparable, pria avec ferveur, avec humilité, avec larmes ; et Madeleine suivait tous les mouvements de sa chère avocate, et semblait dévorer toutes les paroles qui, sans bruit, entraient dans les lèvres d'Isabelle. Tout-à-coup les pleurs de Madeleine s'arrêtent ; elle s'écrie : *Il est sauvé, Dieu me le dit !* La pauvre mère, folle de joie, vole chez elle, et à peine a-t-elle ouvert la porte, qu'elle voit l'enfant assis sur son lit, mangeant une pomme qu'il a demandée à son père. S'écrier hors d'elle-même : *Je le savais bien, moi !* prendre l'enfant dans ses bras, voler à l'église, tomber aux pieds d'Isabelle qui en sortait avec tout le monde, fut l'affaire d'une minute pour Madeleine, "Le voilà, le voilà ! il est ressuscité !..... O mademoiselle, embrassez mon Julien : c'est votre enfant plus que le mien :

lui et moi nous vous devons la vie. Aussi, chère madame, je suis à vous pour toujours. — Il faut être à Dieu, ma bonne Madeleine; sans cela il pourra vous reprendre le fils qu'il vous rend. »

A ces mots, Isabelle s'échappe et laisse le peuple ébahi, attendri, entourant Madeleine, et lui faisant redire cent fois ce qui s'est passé. Madeleine parle comme les mères savent parler quand elles tremblent ou espèrent : les expressions de la joie et de la reconnaissance s'échappent comme un torrent débordé de son cœur, et trouvent un écho dans ceux qui l'écoutent. C'est au milieu d'un concert de bénédictions que le nom d'Isabelle est répété par tout le monde.

Chacun, en rentrant chez soi, court au lit du malade qui lui est cher ; partout le mieux est sensible et, le lendemain, il n'y a plus que des convalescents que le médecin déclare sauvés. L'ivresse est à son comble : on se félicite, on s'embrasse, et trois jours après, quand toute crainte a cessé, on court à l'église entendre une messe d'action de grâce. De là, on veut se porter en masse au château pour voir la *saute* et la remercier des secours de tous genres qu'elle a prodigués au village, et le curé se met à la tête de son cher troupeau. Le général, qui a su par ses domestiques que la maladie a cessé, laisse pénétrer jusqu'à lui cette visite à laquelle il ne comprend rien. Mais M. de Monville connaît bientôt ce qui s'est passé, en écoutant les paroles du curé, en voyant les larmes de Madeleine et les transports de sa reconnaissance. Il s'émeut en entendant ce cri mille fois répété ; « C'est votre fille qui a sauvé mon enfant ! qu'elle soit bénie ! qu'elle soit bénie ! » Et ces autres cris de tous les paysans, qui disaient : « Oui, c'est vrai ; oui, c'est mademoiselle qui a sauvé l'enfant ! c'est elle qui a prié pour nous tous ! Qu'elle soit bénie ! qu'elle soit bénie ! » Enfin, ce qui complète ce tableau, c'était la confusion d'Isabelle, en se voyant louée, admirée de tous. M. de Monville succombant à l'émotion, à la joie, à l'orgueil même d'être le père d'une telle fille, verse des pleurs, et pressant le petit Julien dans ses bras, il dit : « Eh bien ! moi, je me charge de l'enfant qu'une prière a sauvé. Et moi aussi, je dis avec vous, mes amis : Bénie soit celle dont les bonnes œuvres et les vœux attirent sur nous les bénédictions de Dieu ! »

Isabelle, dans le désordre de sa confiance et de son ravissement, tombe dans les bras de son père, et lui dit bien bas : « Ah ! que vous me rendez heureuse ! — Sois tranquille, mon enfant, je tiendrai ma parole ; car, je le vois, ta recette vaut mieux que la mienne. »

Depuis ce jour, la paix, au front serein, aux lèvres souriantes, descendit à Monville sur

les altes de la religion. Le général, en devenant vraiment chrétien, perdit son humeur misanthropique, son désir de se faire craindre par une excessive inflexibilité ; il fut bon, et ne garda de sa sévérité que ce qu'il faut pour en imposer aux méchants. Aussi fut-il autant chéri qu'honoré, et, en voyant cette heureuse métamorphose, il s'écriait : « O puissance de la prière, je te connais à présent ! Aussi ma voix ne cessera-t-elle de s'élever vers vous, ô mon Dieu ! »

Mme. TARBÉ.

— 0000000 —

Exhortation à se souvenir des malheureux pendant l'hiver.

Vous qui, tranquillement assis dans de commodes et riantes demeures, entendez mugir l'âpre vent du nord sans en ressentir les atteintes cruelles, pensez-vous qu'une multitude de malheureux éprouvent tout ce que l'indigence et le froid ont de dur ? Heureux ceux qui, dans cette saison rigoureuse, sont à couvert sous un toit, réchauffés par de bons vêtements, récréés par l'usage du pain et du fruit de la vigne, et qui, couchés sur le duvet, goûtent un doux repos et se livrent à d'agréables songes ! Malheureux celui à qui la fortune a refusé jusqu'au nécessaire ; sans abri, sans vêtements pour se couvrir, souvent étendu sur son lit de douleurs, et trop timide pour exposer ses besoins !

Ah ! pour sentir vivement la misère de tant d'infortunés, fixez un moment vos regards sur les objets de compassion qui sont le plus à votre portée ! Voyez tant de vos frères, se traînant avec peine, tourmentés par le froid et la faim ; ces vieillards mal vêtus, s'exposant durant des heures entières aux intempéries de la saison, pour solliciter la pitié des passants ; ces malades privés de remèdes et d'aliments, couchés sur la paille, dans de misérables cabanes où pénètrent le vent et la neige.

L'hiver rend plus nécessaire encore la bienfaisance envers les indigents, puisqu'il augmente leurs besoins. C'est ici l'époque où la nature elle-même est pauvre, en quelque sorte, et c'est un nouveau prix à vos bienfaits que de les distribuer dans le temps le plus convenable. Si l'été et l'automne nous ont enrichis de leur fruits, n'est-ce pas pour que nous en fassions part à nos frères, quand la nature elle-même semble les abandonner ? Plus le froid augmente, plus nous devons être disposés à soulager les malheureux, à verser dans leur sein le superflu des dons qu'elle nous a prodigués. Quel autre but la Providence a-t-elle pu se proposer dans le partage inégal des biens de la terre ? sinon

d'exciter à la bienfaisance l'homme opulent par le spectacle touchant de la misère de ses semblables ! Et je n'aurais pas pitié de mes frères ? et je souffrirais qu'ils fussent plus à plaindre que les brutes mêmes ? Riches, c'est à vous qu'il appartient d'adoucir leur état : bénissez Dieu, qui vous permet d'avoir part à cet honneur. Votre vocation est de nourrir le pauvre, de le vêtir, de le réchauffer, de le consoler, de l'arracher aux soucis, aux souffrances, à la mort ; donnez-lui de votre superflu. Et vous, qui dans un état médiocre êtes au moins à l'abri des grands besoins, faites-lui part de vos modiques ressources, et songez qu'on n'est jamais assez pauvre pour être dispensé de faire du bien. Goûtez ainsi la plus douce satisfaction que puisse éprouver un cœur noble, le plaisir extrême de secourir ses frères, d'adoucir, de diminuer pour eux la rigueur des saisons et le poids de l'adversité.

Oui, je chercherai durant les jours d'hiver à soulager la misère de mes semblables. Le bien-être et les commodités dont je jouis ne m'endurciront point le cœur ; je penserai à ceux de mes frères qui ne goûtent point les douceurs de la vie. En comparant leur situation avec la mienne, j'en sentirai d'autant plus vivement mon bonheur, et j'en bénirai Dieu avec un redoublement de zèle.

EDUCATION.

Ce que la culture est à la terre, l'Éducation l'est à l'âme. L'esprit qui n'a pas été cultivé de bonne heure, qui n'a pas reçu le germe de la vertu, ressemble à la vigne du paresseux. Livré aux penchans d'une volonté dépravée, il sera le jouet éternel des erreurs et des passions. La colère, comme un buisson épineux, hérissé son caractère, et rend son humeur agreste et chagrine ; l'avarice apprend à ses mains l'art de ravir, et à son cœur l'art d'opprimer : la vengeance le remplit d'un poison destructeur, et lui fait méditer la ruine de ses voisins ; une luxure effrénée imprime à toutes ses pensées, le caractère impur du vice ; son imagination corrompue ne se promène que sur des objets lascifs et criminels. Telles sont les productions de la nature sauvage, et d'une âme abandonnée au dérèglement de ses penchans.

Mais la jeune âme qui s'est ouverte de bonne heure à toutes les impressions de la vertu, que la main du Sage a guidée vers le bien, ressemble à un jardin qui fait les délices de son maître ; les idées tranquilles et riantes y germent en foule ; les passions dévorantes, qui auraient pu les étouffer, ont été arrachées. La charité répand sur elles les douceurs, et l'espérance, les rayons du plaisir. Toutes les vertus personnelles

et sociales ornent ce jeune cœur ; tous ses sentimens respirent la candeur et la générosité ; et l'homme remplit la carrière de la vie avec fruit, et avec honneur.

C vous dans les mains de qui le père de famille remet tout son espoir, venez dans ce jardin ; voyez le Fleuriste attentif ; suivez-le dans ses opérations, imitez sa tendre inquiétude. Le matin, il visite ses chers nourrissons ; le soir, il les visite encore. Si le ciel avare refuse aux fleurs les pluies fécondes, il les arrose lui-même d'une onde pure, qui leur rend le fraîcheur. Il les met à couvert des insultes de la tempête ; il les préserve de la dent meurtrière des insectes. Voyez la joie et l'espoir briller sur son village à la vue du tendre rejeton. Il suit d'un œil attentif tous ses progrès, et ne se repose jamais, jusqu'à ce que la fleur brillante vienne dans toute sa pompe récompenser ses travaux.

Traduit du Docteur YOUNG.

—0000000—

Un bourgeois, qui était à sa maison de campagne, se promenait dans son jardin pendant l'ardeur du soleil. Son jardinier, qui ne l'attendait pas si tôt, s'était endormi sous des arbres fruitiers. Il va le trouver, tout en colère. — Comment, coquin, lui crie-t-il, tu dors au lieu de travailler ? Tu n'es pas digne que le soleil t'éclaire. — C'est aussi pour cette raison, lui dit le jardinier, en se frottant les yeux, que je me suis mis à l'ombre.

CUISSON SANS FEU.

Un membre de l'Institut vient de découvrir le moyen de faire la cuisine sans feu. La chose est simple. On place les aliments crus comme d'usage, avec de l'eau, dans un pot noir ; on le recouvre de plusieurs plaques de verre et on laisse le tout exposé aux rayons du soleil. Bientôt l'eau entre en ébullition, et la cuisson s'opère dans de meilleures conditions que par le chauffage au feu, qui arrivera à ne plus servir que dans les jours sombres, en attendant qu'on découvre aussi un soleil artificiel pouvant détrôner les saisons.

Un conscrit, étant arrivé au camp, fut armé de pied en cap, et fut, dans la même journée, envoyé en patrouille sur le territoire ennemi. Au détour d'un petit bois, des Espagnols, qui étaient en embuscade, tirent tout à-coup sur les nôtres. Le pauvre apprend son sort, tout surpris de ce procédé, sort de son rang, et s'avancant fort poliment, le chapeau à la main, leur dit : " C'est bête ; arrêtez donc, Messieurs, et prenez garde à ce que vous faites ; ne tirez pas par ici, il y a du monde. "